

Extrait de

*Le Talon de fer*

Jack London

(Éditions Libertalia, 2016)

Plus d'informations sur [editionslibertalia.com](http://editionslibertalia.com)



## NOTICE DU TRADUCTEUR

*Le Talon de fer, publié aux États-Unis en février 1908, a été traduit en français en 1923 par Louis Postif. Cette traduction est restée pendant près d'un siècle, réédition après réédition, la seule par laquelle le lecteur francophone a pu découvrir ce roman désormais classique. Il n'aurait pas été indispensable de s'atteler à une nouvelle traduction si celle de Postif n'avait été que « datée » puisque, quasi contemporaine du texte original, elle aurait du moins pu prétendre à la véracité qu'induit logiquement la proximité des temps. Pour paraphraser Jacques Pimpaneau (qui s'y connaît bien), les traductions sont comme les gadgets modernes : ce n'est pas forcément le dernier modèle qui fonctionne le mieux.*

*Or ce qui a rendu nécessaire notre nouvelle traduction, c'est, entre autres, que Postif use dans la sienne d'un vocabulaire déjà suranné à l'époque de London, aussi mal adapté à une fable résolument moderne qu'à la pugnacité stylistique de l'auteur de L'Appel de la forêt. Et ce n'est pas tout. On s'aperçoit, à l'examen, que sa version contient de très nombreuses erreurs de sens et d'interprétation, tournures idiomatiques rendues littéralement, métaphores incongrues, libertés avec le texte, phrases tronquées... bref, tout ce qui donne à douter de la fidélité d'une traduction et nuit à l'intelligibilité de l'œuvre traduite.*

*À cela s'ajoute une méconnaissance étonnante du contexte américain, qu'on croirait parfois, dans la traduction de Postif,*

*transposé dans un roman de Paul Bourget... Alors que l'un des buts principaux de London dans Le Talon de fer, sous couvert d'anticipation, était de décrire la société américaine de 1908 et les monstres dont elle était grosse.*

★

★ ★

*Tous ces défauts méritaient en soi d'être corrigés, et ils ne pouvaient l'être qu'en retraduisant entièrement Le Talon de fer. Mais il n'y aurait bien sûr pas eu lieu d'accomplir ce travail d'exacitude si cette œuvre ne revêtait une telle importance et n'avait eu une telle résonance.*

*C'est avec 1984 et Le Meilleur des mondes, l'une des trois « dystopies » majeures qu'a produite la littérature de langue anglaise du xx<sup>e</sup> siècle, et c'est des trois la moins connue en France. Chronologiquement, elle précède les deux autres (et s'inspire à l'évidence des romans prémonitoires de H. G. Wells). Tant Huxley qu'Orwell\* l'ont lue et appréciée, et elle les a sans doute influencés, ne serait-ce que par le procédé – que devaient reprendre à leur tour tant de romanciers d'anticipation, d'Isaac Asimov à Anthony Burgess ou Philip K. Dick.*

*En disciple (un peu cancre) de Marx, London nous offre, quant à lui, une prophétie axée sur le déroulement furieux de l'histoire plutôt que sur la description d'une société future totalement subjuguée. Après avoir dressé le tableau des conditions*

---

\* « Si vous voulez avoir une vision de l'avenir, Winston, imaginez une botte piétinant un visage humain, éternellement », dit le dignitaire O'Brien au malheureux antihéros de 1984.

*sociales de son époque – cette lutte incessante « à croc et griffe sanglants » de tous contre tous –, il prédit qu'elles vont déterminer l'ascension sanglante d'une oligarchie qui piétinera longuement la société sous son talon de fer et la remodelera à sa convenance. Force est de constater que le siècle dont London n'a vu que les menaçants débuts a confirmé l'essentiel de ses craintes apocalyptiques – mais en bien pire, car celles-ci évoquent davantage la répression sanglante de la Commune de Paris qu'Auschwitz ou Hiroshima. Quant au mot « oligarchie », il est plus que jamais approprié, et employé, pour désigner le système qui régit la planète – même si les oligarchies qui nous piétinent ne sont pas partout aussi féroces ou homogènes que celles contre lesquelles London nous a mis en garde il y a plus d'un siècle.*

★

★ ★

*Ce qu'avec le recul on peut reprocher à l'auteur du Talon de fer, c'est sa cécité – à l'inverse d'Orwell et de ses émules en science-fiction – vis-à-vis du progrès technique et des périls qu'il fait courir à la liberté et à l'esprit (en quoi London se place davantage dans la lignée d'un Jules Verne que d'un H.G. Wells). Cette science si évidemment dévoyée, il n'en veut discerner que les bienfaits, en aficionado rationaliste de l'« appropriation des forces productives ». Or sa société égalitaire idéale, qui se nourrit d'aliments synthétiques peu ragoutants et se loge dans des mégalofoles édifiées en chantant par le*

*prolétariat émancipé, nous semble aujourd'hui tout aussi lourdement utilitariste que l'inique dictature de la marchandise\*.*

*Le rationalisme de London l'incite à attribuer au socialisme, dans son roman, le rôle de seule force capable de s'opposer à l'oligarchie\*\*, et même d'en triompher au bout de quelques siècles de résistance acharnée. Dédaignant les mises en garde des libertaires, il ne songe pas qu'à l'enseigne de cette idéologie généreuse et raisonnable puissent émerger de nouvelles oligarchies, plus totalitaires encore car combinant, de manière très analogue à ce qu'il redoutait, le délire productiviste de Rockefeller, le délire guerrier du Kaiser et le délire policier de l'Okhrana. Il n'imaginait sans doute pas non plus que, sous cette appellation décidément très répandue, des gouvernements d'Europe occidentale, issus du mouvement ouvrier mais aux ordres de l'oligarchie, veilleraient docilement à la pérennité de l'emprise du capital sur la société humaine.*

★

★ ★

---

\* Ce n'est que dans les tableaux bucoliques de ses chères sierras californiennes que Jack London manifeste dans *Le Talon de fer* quelque distance avec cette utopie scientiste, presque aussi glaçante qu'une dystopie.

\*\* London s'éloigne cependant quelque peu du dogme « marxiste » en décrivant dans son livre l'implacable domination de l'oligarchie comme une anomalie de l'histoire, qui surprend les camarades socialistes de son héros car contraire aux « lois de l'évolution sociale ». En insistant sur le rôle déterminant de la force militaire étatique et de la sociopathie meurtrière des puissants, London s'est avéré meilleur prophète que les pythies du « socialisme scientifique » – baisse tendancielle du taux de profit ou pas. Cependant Marx lui-même – longtemps avant l'invention des armes de destruction massive –, avait prévenu les lecteurs du *Capital* : « La force brutale est l'accoucheuse de toute vieille société en travail. La force est un agent économique. »

*Lesté de certitudes obtuses mais abondant en pointes d'ironie, Le Talon de fer est donc un roman « à idées », une sorte de pamphlet, tantôt dramatique tantôt satirique, dénonçant une société hypocrite et broyeuse de chair humaine. Mais c'est aussi un roman d'action situé dans l'avenir et centré autour d'un héros (et martyr) du prolétariat – idéalisation transparente de l'auteur lui-même, qui se donne, le temps d'un livre, le rôle historique grandiose dont il rêvait peut-être. Il faut reconnaître que London n'a pas excessivement figolé la dimension romanesque du récit : rebondissements trop souvent prévisibles ou peu plausibles, personnages qui manquent pour beaucoup de profondeur...*

*À commencer par la narratrice et compagne, un peu trop lisse et dévouée, de ce héros exempt de tout défaut et pourvu de toutes les vertus. C'était une gageure, sans doute, pour un écrivain-aventurier rompu aux épreuves et rites de la virilité, que de se mettre dans la peau d'une femme... Ce choix peut susciter bien des interrogations – toujours est-il que ce n'est pas là que réside la réussite littéraire du roman. Elle est tout entière dans son effroyable lucidité, dans cette vision prémonitoire. L'avenir mutilant qu'il promettait à ses lecteurs de 1908 configure déjà, à maints égards, notre présent et constitue pour longtemps, si quelque vaste prise de conscience n'y remédie, notre unique et fatal horizon.*

★

★ ★

*L'une des originalités de ce roman est le pseudo-apparat critique censément ajouté par un historien des temps futurs (égalitaires et pacifiques). Il permet à London d'ajouter, au fil du récit, sous forme de gloses marginales de longueur variable, des commentaires faussement candides et des informations édifiantes sur la situation sociale de son époque, mais aussi d'apporter çà et là quelques précisions « objectives » au récit « subjectif » de la narratrice. Nous avons, pour notre part, jugé utile de compléter ces notes numérotées de l'auteur par quelques rares autres (signalées par la mention « NDT ») destinées à éclairer le lecteur français – séparé de ce roman par un siècle et par un océan – quant à certaines particularités du contexte spatio-temporel de sa rédaction.*

Philippe MORTIMER